

SANS MÈRE

par Maurice DELCROIX (Université d'Anvers)

Difficile de comparer Marguerite Yourcenar et Hector Malot. A-t-elle seulement, dans son enfance, ouvert *Sans famille*, ce best-seller de la littérature attendrissante héritée de Dickens, histoire d'enfant pauvre pour enfants nantis¹ ? Elle-même, orpheline de mère dès la naissance, aura bénéficié jusqu'à vingt-six ans du compagnonnage d'un vagabond aristocratique, son père, « à peine un père », dira-t-elle à Matthieu Galey, « homme infiniment libre » qu'elle a « pleuré mort », mais qu'elle avoue avoir, « pendant près de trente ans [...] presque oublié »². Enfance dorée, au demeurant – en dépit de ce père ruineux –, et dont les privilèges se prolongent bien au-delà de l'enfance, l'héritage maternel permettant de vivre libre jusqu'à la trente-sixième année. Mais libre particulièrement de toute famille, les maîtresses du père et le demi-frère aîné ne se prêtant guère à lui en fournir. Ce sera par l'écriture que, sur le tard, elle recomposera la saga familiale, dans les trois volumes du *Labyrinthe du monde : Souvenirs pieux, Archives du Nord, Quoi ? L'Éternité*. 1974, 1977 ; 1988 – le dernier inachevé.

Dans ces retrouvailles pour moitié posthumes, la mère a sa place, froidement désignée, comme la plupart des familiers, par son prénom : Fernande. Dès le premier chapitre, celui de l'accouchement, sa disparition entraîne la dénégation partout citée :

Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente. (*SP*, p. 744)

¹ Au contraire de Sartre, – me dit Fr. Bonali – qui emportait *Sans famille* dans son litcage (*Les Mots*, éd. Folio, p. 43). Aucune trace en tout cas dans les listes de « livres lus entre la sixième et la douzième année » ou « avant la douzième année », a fortiori dans les lectures postérieures (*S II*, p. 217-226). « Je n'eus jamais de livres d'enfants » (*QE*, p. 1346). De Dickens, au contraire : « [...] j'aime beaucoup Dickens [...]. Il y a dans son goût de la pauvreté, de la misère de Londres, bien des choses qui correspondent à mon sentiment de la charité » (*YO*, p. 197).

² *YO*, p. 23-25. « [...] par moments, [il] avait l'air d'un vieux vagabond, à la fin de sa vie, assis sur la route avec son couteau, mangeant un sandwich » (*YO*, p. 24).

D'autres propos corroborent. Ainsi, la morte a été enterrée à Suarlée, dans l'enclos de sa famille à elle. La narratrice de *Souvenirs pieux* raconte : « Plus de cinquante-trois ans passèrent avant ma première visite à Suarlée ». La visite vient après un passage en Allemagne vaincue et aux musées belges où Bruegel allégorise la mort ou la guerre : « Le bref séjour à Namur fut une diversion ». Au cimetière de Suarlée, l'attention s'adresse d'abord au groupe : « Quoi que je fisse, je n'arrivais pas à établir un rapport entre ces gens étendus là et moi » (*SP*, p. 736). *Ces gens étendus là ?* autant dire *ces gens-là*³. Fernande ne vient qu'après, quand la visiteuse s'inquiète de savoir si la Fraulein qui servit de gouvernante à sa mère a trouvé place auprès d'elle : « J'avais traversé Fernande ; [...] sa tombe ne m'attendrissait pas plus que celle d'une inconnue dont on m'eût par hasard et brièvement raconté la fin » (*ibid.*).

Ces exemples sont loin d'être les seuls⁴, mais ils suffisent. D'autant qu'un temps viendra, où d'autres femmes entreront en jeu pour le rôle maternel. *Le Labyrinthe du monde* s'est en effet construit peu à peu, d'abord en deux volumes, consacrés chacun à l'une des deux lignées, maternelle puis paternelle, et s'achevant tous deux à l'approche d'une naissance : celle de Marguerite. Le troisième volume sera d'un autre cru, si même le veuf y continue ses fougades. Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser des maîtresses de Michel de Crayencour. La même chose de celle qu'il épouse sur le tard, sa troisième femme, Fernande n'ayant jamais occupé, et pour peu de temps, que la seconde place. Aucune n'aura remplacé la mère. La plupart paraissent au chapitre, pour Michel, des « Miettes de l'amour ».

Pourtant, l'une d'entre elles au moins mérite qu'on s'y arrête – mais fût-elle à coup sûr sa maîtresse, si même le livre, après avoir dit son incertitude quant à la chose, s'emploie à l'accréditer⁵ ? Dans l'éventail des mères de substitution, la narratrice l'associe curieusement à Fernande, mais aussi à la Tante Marie, sœur de

³ Mais l'équivalence n'est jamais absolue entre deux façons de s'exprimer : l'indication de la position couchée, en s'intercalant dans la tournure déictique, atténue la brutalité de l'expression. Certes, trop commune, elle n'enrichit guère l'évocation des défunts. Reste qu'en cela du moins elle les fait voir davantage, les apparentant quelque peu à ces gisants sculpturaux par rapport auxquels, au contraire, ils sont davantage cachés. Que le motif des gisants sollicite l'invention yourcenarienne, on en a un autre exemple, plus conforme aux modes du temps, dans le XVI^e siècle de *L'Œuvre au Noir* : dans l'église de Bruges, les ancêtres de Wiwine, « couchés en cuivre poli le long des murailles[,] se félicitaient sans doute de la voir si sage » (*ON*, p. 596 ; mes références à l'œuvre vont aux deux volumes de la Pléiade, et pour les *Œuvres romanesques* à l'édition de 1995, mais par le sigle du livre en cause).

⁴ Voir particulièrement sa réponse à M. Galey à propos de son enfance « sans mère » (*YO*, première édition, p. 14).

⁵ Voir *QE*, p. 1269 ; et tout le reste du volume.

Michel. Encore une phrase clef, presque à la fin du troisième volume – presque à la fin de tout :

[...] je n'étais pas la fille de Marie; je n'étais pas non plus la fille de Fernande ; elle était trop lointaine, trop fragile, trop dissipée dans l'oubli. J'étais davantage la fille de Jeanne [...]. (*QE*, p. 1402)

Pourquoi Marie est-elle là ? Marguerite ne l'a jamais connue, puisqu'elle est née un an après sa mort – un an et cinq mois⁶. Tout au plus un couple inconnu, la croisant adolescente dans une allée d'Enghien, lui a-t-il demandé: « N'êtes-vous pas la fille de Marie de Sacy ? »⁷. La ressemblance aussitôt discutée, admise à demi, le récit passe à autre chose. Pourquoi Marie, et pourquoi Jeanne, tout étrangement qu'elle fut à la famille ? Marguerite l'a à peine connue. Elle ne l'a véritablement côtoyée que tout enfant: en 1905, pendant les vacances d'été, à Scheveningue – étaient-ce « quelques semaines », ou « mois »⁸ ? –, ensuite « dans le Midi », où Michel invite Jeanne à « venir passer quelques jours », l'automne de la même année (*QE*, p. 1288 et 1287). Mais bientôt, c'est la brouille, définitive. Jeanne envoie à la petite, par la poste, une poupée: le père – « à peine un père » – « intime péremptoirement de donner cette poupée à la fille du portier » (*QE*, p. 1353). Marguerite revoit Jeanne deux fois⁹ : à huit ans, le temps d'un baiser¹⁰; à vingt ans¹¹, le temps d'une conversation,

⁶ Marie, rappelle *Quoi? L'Éternité* (p. 1222), est morte le 30 janvier 1902. Marguerite est née le 8 juin 1903.

⁷ *QE*, p. 1233, c'est-à-dire au second chapitre du volume ; rappelé, comme on va le voir, p. 1402, c'est-à-dire à l'avant-dernier chapitre, en quoi ils participent des effets de clôture. À noter que si Marie a joué un temps les mères supplétives, ce fut pour Michel Joseph, le demi-frère de Marguerite, le fils de la première épouse (voir *QE*, p. 1219).

⁸ *QE*, p. 1303 et 1337. En 1905? et sans doute 1906 (selon Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar, L'invention d'une vie*, Gallimard, 1990, p. 35). Mais *Quoi? L'Éternité* (p. 1284 et suivantes) ne fait état que d'un seul séjour d'été à Scheveningue. La chronologie est incertaine, l'événement aussi. Dans *Quoi? L'Éternité*, le poème de Michel à Jeanne reproduit p. 1268 y est daté en souscription – mais par qui ? par lui ou par elle ? – de « Scheveningue, automne 1904 » : ou tout a commencé plus tôt, ou le chiffre est inexact, ou la localisation, et dans ce dernier cas le poème peut viser une autre femme ; la conversation de Michel et d'Egon est située « vers 1905 » (p. 1284). Sur cette période de la vie de Marguerite Yourcenar, la source de l'information des biographes est presque exclusivement *Quoi? L'Éternité*. D'où viendrait alors l'idée d'un second séjour en 1905, sinon des propos d'Egon de Vietinghoff à ceux, à celles qui ont pu l'interroger sur ce sujet, à commencer par Marguerite Yourcenar elle-même (voir J. SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 35-36) ?

⁹ Peut-être trois, si l'on compte cette déclaration à Matthieu Galej, jamais reprise ailleurs : « je l'avais d'ailleurs retrouvée et revue brièvement quand j'avais quinze ans » (*YO*, p. 83).

¹⁰ Huit ans, puisque c'est à Bruxelles, chez une autre Jeanne, « ma tante infirme qui fêtait ses quarante-trois ans » (*QE*, p. 1366). Jeanne l'infirme est née le 16 octobre 1868. Quelle que soit l'imprécision – et l'instabilité – des repères temporels chez Marguerite

peut-être de plusieurs. En revanche, Michel, en dépit de la rupture, n'a pas manqué de la proposer en exemple à sa fille. Ainsi, à l'occasion des premiers mensonges de l'enfant : « Jeanne savait que la vérité seule est belle » (*QE*, p. 1365).

Revenons à notre phrase. Apparemment décisif, le court bilan de l'écrivain sur ses mères virtuelles fait partie des évidences premières du texte, ou si l'on préfère, de ses affichages, ou de ses rationalisations. Mais pour la pratique dont je me reconnais, il est d'autres voies du sens, plus secrètes, l'implicite étant à mes yeux le degré le plus discret de l'explicite, et le contexte, immédiat ou non, ce qui permet de l'expliciter. Cette phrase clef, cette phrase à clef de la concurrence des mères, il faut donc avant tout la resituer là où elle surgit. Le père et sa fille sont sur le point de quitter l'abbé Lemire, qui vient de sortir Michel d'un mauvais pas financier. L'abbé pose son pouce sur le front de l'enfant, ou plus exactement de l'adolescente¹², « pour y tracer un signe de croix » (*QE*, p. 1402). Ce qui amène la narratrice à se demander, quelque septante ans plus tard, ce qu'elle était pour l'abbé. Était-ce seulement la fille de Michel ? ou « la nièce de Marie de S***, une sainte » (*ibid.*). On le voit par ces derniers mots, le récit emprunte à ce moment le point de vue de l'abbé : Lemire, comme Marie, comme les Crayencour du Mont-Noir, ont leur première attache à la Flandre française ; il a pu connaître Marie, au moins de réputation. Marguerite Yourcenar, en tout cas, y prête la main, la main qui écrit. Si Marie apparaît ici, c'est grâce à l'abbé. La religiosité en cause ne manque pas d'ambiguïté. Lemire, en effet, a par le passé « filé à Paris avec une gueuse » (*QE*, p. 1398)¹³. Marie « sans doute avait dû détester celui qui pour toute la droite catholique n'était qu'un prêtre schismatique » (*QE*, p. 1402)¹⁴. Quoi qu'il en soit, un brimborion

Yourcenar, qu'elle prenne la peine de préciser l'âge de la tante est une indication au moins approximative.

¹¹ Après avoir cité le poème de Michel, la narratrice mentionne une entrevue « près de vingt ans plus tard » (p. 1269).

¹² Cf. *QE*, p. 1232 et suivantes, où se trouve raconté cet épisode d'Enghien dont je vais dire un mot : « Je venais d'avoir quatorze ans ».

¹³ L'expression est de Mélanie, le factotum, au Mont-Noir, de Noémi, la seule grand-mère vivante, et d'ailleurs honnie – encore une qui a raté le rôle –, avec qui la petite, un temps, fréquenta la messe (voir *QE*, p. 1331).

¹⁴ L'abbé n'en a pas moins fait à la jeune fille, ce jour-là, « l'impression d'une intégrité sans faille » qui amène la narratrice à évoquer, en guise d'équivalent, rien moins que le roi-chevalier et Richard Byrd, l'explorateur de l'Antarctique (*QE*, p. 1399). Ce curieux rapprochement intéresse notre propos. Le roi des Belges y est célébré, non pour sa royauté, mais pour son « visage vêtu d'humilité », expression qu'on nous dit empruntée à Dante et donc à une divine comédie, le commentaire qui suit précisant que « l'humilité [...] est plus qu'un vêtement », lequel, comme on sait, ne fait pas le moine (p. 1400). De même, à l'amiral Byrd, en « ascétique retraite dans l'Antarctique », est attribuée « cette vision de l'absolu et de l'illimité qui n'apparaît que quand tout le reste a été vécu et